

Rachid !
Jésus-Christ
est le fils de Dieu

Rachid Mahdadi

ISBN 978-2-36957-031-8

© 2013, Rachid Mahdadi

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Publié par Editions l'Oasis, année 2013.

Ce livre a été publié sous la division auto publication '**Publiez votre livre !**' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal: 4e trimestre 2013.

Couverture faite par Damien Baslé: www.damienbasle.com

Imprimé en France



9, Rte d'Oupia, 34210 Olonzac, France

Tél. (33) (0) 468 32 93 55 * fax (33) (0) 468 91 38 63

Email: editionsoasis@wanadoo.fr

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com.

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information

Cet autre écrira de sa main : à l'Eternel
Livre du prophète ESAÏE chapitre 44 verset 5

Remerciements

Je tiens tout particulièrement à remercier les Pasteurs W. Barma et C. Gentilly pour leur soutien et leurs encouragements dans cette démarche longue et laborieuse ainsi que le Pasteur M. Harou qui m'a permis de rencontrer les éditeurs de la Maison Oasis.

Je remercie également ma femme et ma fille qui ont pris le temps de m'aider à rédiger, à corriger et à relire ce livre.

Enfin je remercie Dieu et son fils Jésus-Christ de m'avoir aidé à réaliser le vœu que j'ai formulé il y a vingt-sept ans.

PREFACE

« Si Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre » Job, chapitre 33 verset 14, Il agit aussi de même.

Le témoignage de Rachid, ancien musulman, converti à Jésus-Christ en est un exemple vivant.

L'Amour de Dieu et Sa Puissance glorieuse s'est manifesté en sa faveur de manière particulière et, tout au long de ce récit et l'expérience qu'il a faite, Dieu par Jésus-Christ fait entrevoir : « qu'il ne fait acception de personne » Deutéronome chapitre 10 verset 17 ou Actes chapitre 10 verset 34.

Que Dieu le Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, bénisse, éclaire, et surtout sauve tous ceux, qui, comme notre frère Rachid expérimenteront, sa grâce, sa bonté, son amour, sa fidélité, sa miséricorde, et sa compassion, en les conduisant à la révélation salvatrice que : « Jésus-Christ est Le Fils de Dieu, mort pour nos péchés selon les Ecritures (1 corinthiens chapitre 15 verset 3) ressuscité et glorifié à la droite de Dieu, intercédant auprès du Père en notre faveur, et revenant pour chercher ceux qui l'attendent pour leur salut » Hébreux chapitre 9 verset 28.

Pasteur Claude Gentil.

CHAPITRE 1

L'enfance

Mon père est venu d'Algérie vers la fin des années quarante. Il s'est installé à La Ricamarie, une petite ville jouxtant Saint-Étienne, dans le département de La Loire. Il travaillait comme mineur de fond. Quelques mois plus tard, il a fait venir ma mère et mes deux frères. Je suis né à la fin des années cinquante. Mes parents ont eu cinq enfants, je suis le quatrième.

Nous vivions dans un petit quartier que nous appelions « les bâtiments ». En fait, il s'agissait de deux petits bâtiments HLM qui se faisaient face. L'un était habité uniquement par des familles françaises, l'autre par des Algériens. En ce temps-là, les deux communautés ne se mélangeaient pas. Même nous, les enfants, nous ne jouions que très rarement ensemble. Exceptionnellement, on organisait des matchs de football qui voyaient s'opposer les deux communautés sous le titre accrocheur « les Français contre les Algériens ». Ces rares moments constituaient un spectacle pour les nombreuses familles des deux communautés qui se penchaient à leur fenêtre ou par-dessus leur balcon pour nous encourager. Nous, les enfants, frappions dans le ballon de toutes nos forces, surtout lorsque nos parents nous regardaient. Cela se déroulait dans un esprit bon enfant.

Le seul endroit où l'on se mélangeait véritablement était l'école. Mes parents nous autorisaient parfois à déjeuner à la cantine. La seule chose qu'ils nous interdisaient était de manger du porc. Ils étaient très stricts sur notre religion. « L'Islam est notre religion et nous sommes des musulmans » nous répétaient-ils. Lorsque nous leur demandions pourquoi

les « autres » pouvaient en manger, ils nous répondaient : « les Français sont des catholiques et ils croient que Jésus est le Fils de Dieu, c'est pour cela qu'ils mangent de tout. Nous concernant, c'est différent. Le Prophète Mahomet nous a dit qu'il n'y a pas de Fils de Dieu et nous a interdit de manger du porc ». Cela posé, nous obéissions.

Je grandissais avec mes compatriotes algériens dans ce mode de pensée. A la maison, nous parlions l'arabe avec nos parents et le français entre frères et sœurs. A l'extérieur, lorsque nous discutons entre amis, le français l'emportait également.

C'est dans ce quartier, je m'en souviens parfaitement, que nous avons vécu le jour merveilleux de l'indépendance de l'Algérie. Je n'avais pas encore cinq ans. Le bâtiment entier était en effervescence ; tout le monde s'embrassait, se serrait dans les bras. Des « youyou » tonitruants fusaient des gorges des femmes en larmes tandis que nous, les enfants, nous courions dans les rues de La Ricamarie en criant à tue-tête « Tahya Djaizaihere », ce qui veut dire « Vive l'Algérie ».

Ma mère avait une amie française qui, de temps à autres, venait à la maison. Elle nous aimait beaucoup. Nous l'appelions Mme P. Quelquefois, elle nous apportait des vêtements. Elle appréciait énormément le couscous que ma mère faisait. Il faut dire que c'était le meilleur de tous. Bien que le français que parlait ma mère fût extrêmement limité, elles arrivaient à communiquer, à se comprendre et à échanger.

Quand j'eus atteint l'âge de huit ou neuf ans, nous déménageâmes pour nous installer dans une cité minière du Chambon Feugerolles. Nos voisins étaient alors pour la plupart français. Ce fut pour moi un changement radical. Mes amis algériens n'étaient plus là. Je me retrouvai dans une autre école où je ne connaissais personne et où les Algériens étaient minoritaires. Progressivement néanmoins, je me fis quelques copains français. Nous ne sommes restés que peu de temps dans ce quartier, un peu plus d'un an tout au plus. Nous emménageâmes ensuite à nouveau à La Ricamarie, tout près des « bâtiments », dans le quartier du Montcel.

Au Montcel, toutes les nationalités étaient représentées, mais alors vraiment toutes ! Des Italiens, des Marocains, des Espagnols, des Français, des Algériens etc. Je me sentis rapidement à l'aise dans ce nouvel environnement et me fis plein d'amis. Tous étaient mélangés, comme à l'école. Nous sommes restés près de cinq ans dans ce quartier puis, à nouveau, nous déménageâmes pour aller vivre dans une petite cité minière du Chambon Feugerolles, à la limite de La Ricamarie qu'on appelait Pontcharra.

Cette petite cité était majoritairement peuplée d'immigrés polonais. J'étais très heureux d'habiter dans ce quartier, et ce pour une raison très simple : les enfants de cette cité jouaient avec moi au football dans le même club et dans la même équipe depuis plusieurs années. Ainsi, et très naturellement, nous étions souvent ensemble. J'étais le seul maghrébin du groupe. Je m'entendais assez bien avec la plupart d'entre eux. Nous étions tous des « mordus » de football et c'était notre principal loisir. L'été, nous partions à vélo passer les journées au bord de La Loire.

Nous n'évoquions jamais la religion dans nos discussions. Les mercredis matin, la plupart d'entre eux allaient au catéchisme. Quant à moi, je me mis à faire le Ramadan vers l'âge de treize ans. Au collège, la grande majorité des Maghrébins ne jeûnaient pas pendant le Ramadan et ce n'était un problème pour personne. De même, lorsque je me retrouvais avec mes amis algériens ou mes cousins, on ne parlait pratiquement jamais de religion. Nous pensions surtout à nous amuser. A notre âge, la religion était silencieuse parmi nous.

Vers l'âge de seize ans, je fus convoqué au commissariat de police. Je me souviens que ce fut l'un de mes voisins policier qui me reçut. Il me demanda si je voulais devenir français. Je fus surpris par cette question.

Depuis l'indépendance, beaucoup, dans mon entourage, étaient heureux de me montrer leur nouvelle pièce d'identité algérienne, de couleur vert pâle. Pour chaque Algérienne et chaque Algérien, elle constituait le gage d'appartenir à un peuple à part entière et libre. Plusieurs fois, mes parents m'emmenèrent au consulat d'Algérie à Lyon. Là, nous nous glissions dans les queues interminables formées d'une foule venant de toute la région

Rhône-Alpes dans lesquelles nous attendions patiemment notre tour. Les gens se parlaient, riaient, s'embrassaient jusqu'à ce qu'on les appelât dans les bureaux. C'est ici que l'on réalisait vraiment que nous étions dans une tout autre administration, un tout autre Etat, dans un petit bout de ce nouveau pays récemment libéré. Mes parents étaient à l'aise et je ne lisais en eux aucune crainte, cette crainte qu'ils avaient habituellement des administrations. Lorsque les gens ressortaient avec le précieux sésame, on pouvait aisément voir leur joie mêlée de fierté.

Ce jour-là, devant ce voisin policier, je refusai par conséquent de prendre la nationalité française. Il insista pendant plusieurs minutes mais je campai sur ma position, si bien que, quelques jours plus tard, j'allai retirer ma carte de résidence algérienne en lieu et place de pièce d'identité. Pour notre communauté, la nationalité avait une résonance particulièrement forte dans notre esprit. C'était pour nous une très grande fierté de montrer notre appartenance au pays de nos parents.

Je quittai l'école à l'âge de seize ans et cela pour une bonne raison : quelques années auparavant, mon père avait été reconnu invalide et inapte au travail en raison de la poussière de charbon qui s'était accumulée dans ses poumons mais aussi à cause d'autres problèmes de santé. En effet, la plupart des mineurs de fond ont ce qu'on appelle la silicose. La maigre pension qu'il percevait était le seul revenu qui faisait vivre mes parents, mes deux sœurs et moi-même. Mes grands frères, quant à eux, étaient mariés ; le plus grand vivait à Paris et nous n'avions que très rarement de ses nouvelles, et le second, bien que travaillant dans la région et habitant à La Ricamarie, ne pouvait nous aider. Je pris donc la décision de quitter l'école au plus tôt afin de venir en aide à mes parents. Je n'avais pas encore dix-sept ans quand je fus embauché dans une petite armurerie à La Ricamarie. J'étais le seul maghrébin de l'entreprise. Je n'y restai pas très longtemps, cinq mois en tout. Le chef d'équipe me menait la « vie dure ». Je compris un peu plus tard pourquoi : un de ses frères avait été tué pendant la guerre d'Algérie.

Je retrouvai un travail quelques jours plus tard, toujours à La Ricamarie. Grâce au salaire que je faisais rentrer tous les mois, nous étions un peu plus

à l'aise financièrement. Je restai un an dans cette entreprise puis fus licencié pour raison économique. Enfin, du moins, c'était la raison officielle car – et c'est ce qui me frappa dans ce licenciement – nous ne fûmes que deux à être licenciés : deux Maghrébins. Pourtant nous n'étions pas, selon la loi, les premiers concernés, mais la loi, je l'ignorais à l'époque et la préoccupation qui m'obsédait était de ramener un salaire à la maison.

Quelques mois plus tard je m'inscrivis dans des agences d'intérim. Je me familiarisais de plus en plus avec le monde ouvrier et ses codes. Je travaillais dans des aciéries, des fonderies ; je travaillais également comme fraiseur, ajusteur, tourneur, chargé d'entretien, mécanicien, etc. Il me semblait que nous, les Maghrébins, nous faisons toujours l'objet d'un traitement particulier. Dès qu'une mission se présentait, on la confiait en priorité aux « européens ». Les agences se prêtaient à un jeu assez subtil car, lorsqu'on se permettait de remarquer ce qui nous semblait être une injustice, on nous donnait toujours une raison, un prétexte qu'on avait du mal à comprendre.

Un nombre grandissant de jeunes Maghrébins de ma génération se retrouvait alors sur le marché du travail. Beaucoup ne réagissaient pas comme les « anciens », c'est-à-dire nos pères ou nos grands frères. Généralement, ces derniers se soumettaient et exécutaient les tâches sans dire un mot, quelle que soit la nature de celles-ci. Pour nous les jeunes, il était difficile de rester de marbre face aux tons humiliants des ordres, les brimades et les surnoms donnés par les chefs d'équipes à l'égard des nôtres. Il arrivait rarement – pour ne pas dire jamais – que l'un des nôtres occupât un poste à responsabilité. De plus, la plupart des ouvriers français ou européens ne prenait que très rarement leur défense quand un conflit surgissait.

Nous, les jeunes, avons un autre comportement. Nous avons du mal à nous soumettre. On répondait aux chefs sur le même ton qu'ils employaient. Quand ils nous vouvoyaient, on les vouvoyait ; quand ils nous tutoyaient, on les tutoyait. Pendant les pauses, tout naturellement, nous restions entre Maghrébins. Les anciens constataient qu'une autre génération, différente de la leur, était en train de naître. En dépit des

conseils qu'ils essayaient de nous donner pour ne pas être renvoyé, nous ne nous laissions pas faire. Le racisme était partout, et cela ne faisait que nous rapprocher et un fort esprit de solidarité régnait parmi nous.

Toutefois, il y avait aussi des différences entre les jeunes et les anciens. Les anciens s'exprimaient très mal en français et cela amusait les Français, tandis que les jeunes générations parlaient couramment cette langue. A l'inverse des anciens, nous étions sortis de l'école avec un diplôme, ou l'équivalent d'un diplôme, ce qui n'était pas du tout négligeable. Lorsque l'on nous donnait un plan pour usiner une pièce, nous savions le lire et l'exécuter. Surtout, nous savions lire et écrire.

Les anciens parlaient souvent de l'Algérie, de leurs souvenirs, de leurs maisons qu'ils étaient en train de bâtir. Ils aspiraient à repartir s'installer là-bas. Nous les jeunes, on ne connaissait que l'Algérie des vacances. Nos discussions étaient d'une toute autre nature. On parlait de musique, de boîtes de nuit et de tout ce qui va avec, des derniers vêtements à la mode que nous avions achetés, etc. On n'envisageait pas un seul instant de partir là-bas pour y faire notre vie. Nos yeux s'étaient ouverts en France et partir vivre en Algérie n'était pas du tout dans nos esprits. C'était même plutôt le contraire.

Les anciens faisaient tous le Ramadan alors que très peu de jeunes suivaient ce rite. Certains jeunes buvaient de l'alcool et ne s'en cachaient pas. Parmi les anciens, rares étaient ceux qui buvaient. Toutefois, personne ne mangeait de porc. Nous étions tous très attachés à notre religion, l'Islam.

Je n'avais pas vingt ans lorsque je me suis rendu en Algérie pour accomplir mon service militaire. Alors que celui-ci était supposé durer deux ans, je ne suis resté à la caserne que trois semaines. J'avais été affecté dans la marine tout près d'Alger. En quittant mes parents pour l'armée, je désirais réellement accomplir ces deux ans de service ; mais une fois arrivé à la caserne, je n'avais plus qu'un seul but : revenir en France le plus rapidement possible.

Dans la caserne, je constatai très rapidement qu'il y avait des différences notoires. Tout d'abord, il y avait nous, les « immigrés », c'est-à-dire ceux

qui vivaient à l'étranger ; il y avait ensuite ceux qui n'avaient jamais quitté l'Algérie et qu'on appelait les « nationaux ». Enfin, parmi les « immigrés », on distinguait les « Marseillais » qui étaient très nombreux, les « Parisiens » tout aussi nombreux et les « Lyonnais ». Chacun de ces trois « groupes » pouvait se compter par centaines et ils formaient la majorité de notre affectation. Et puis il y avait « les autres », c'est-à-dire nous, qui venions d'un peu partout, de Thiers, de Clermont Ferrand, de Saint Etienne et d'autres villes françaises. Les « nationaux » étaient largement minoritaires par rapport aux immigrés. Aucun de ces groupes ne se mélangeait. Seuls les Stéphanois étaient bien vus par tous les immigrés, qu'il s'agisse des Marseillais, des Parisiens ou des Lyonnais. On pouvait s'entendre avec n'importe qui parce que la plupart des immigrés aimait l'équipe de football de notre ville.

En revanche, on se distinguait nettement des « nationaux » en raison de nos valeurs. Ils avaient l'insulte facile, c'est-à-dire qu'elle sortait de leur bouche dans chaque phrase qu'ils prononçaient et cela exaspérait « les immigrés » au point que, par moments, la tension devenait très vive. Nous n'avions pas la même mentalité, ni la même façon de penser. Les gradés nationaux étaient très durs avec nous. Souvent, ils nous reprochaient de ne pas parler correctement notre langue maternelle. Toutefois, ces remarques devaient cacher ce qui les dérangeait au plus haut point, à savoir que, nous avions accès à tout en France, tandis qu'eux manquaient cruellement de tout. Cela rendait certains d'entre eux amers à notre égard, voire même jaloux.

La plupart des immigrés essayait de se faire réformer. Beaucoup d'entre eux avaient des dossiers infailibles qui n'ont pourtant pas suffi à leur faire échapper aux deux ans de service. D'autres « jouaient la comédie » et simulaient un handicap physique ou psychologique. C'était une pratique courante mais cela ne fonctionnait que très rarement. Pour ma part, je parvins à quitter l'armée quelques semaines après mon intégration sans avoir recours à ce simulacre.

Un jour, je fus surpris avec d'autres en train de jouer aux cartes, chose qui nous était interdite. On voulut ériger notre punition en exemple : on nous ordonna notamment de nous mettre à genoux devant toutes les sections

(environ mille cinq cent « bleus ») et de tendre les bras avec une grosse pierre dans chaque main. Je refusai, jetai les pierres puis me mis à repousser sans ménagement tous ceux qui essayaient de s'approcher de moi. Plusieurs gradés finirent par me maîtriser en m'attachant les mains et les pieds avant de m'emmener dans un hôpital. Quelques jours après ces évènements, je reçus ma carte d'exempté.

A ma libération, je restai encore en Algérie un peu plus d'un mois avant de prendre l'avion pour la France.